

**Damien-Claude Bélanger. *Thomas Chapais, historien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2018, 222 p.**

Julien Goyette

Volume 20, numéro 1-2, automne 2019, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1075437ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1075437ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Goyette, J. (2019). Compte rendu de [Damien-Claude Bélanger. *Thomas Chapais, historien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2018, 222 p.] *Mens*, 20(1-2), 226–229. <https://doi.org/10.7202/1075437ar>

**Damien-Claude Bélanger. *Thomas Chapais, historien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2018, 222 p.**

À force de regarder en arrière, certains historiens finissent par entrer dans le futur à reculons. Ainsi, dirions-nous, de Thomas Chapais (1858-1946). Sa mémoire s'est d'abord abîmée, puis égarée dans les ronces de la critique historiographique moderniste. Alors que son loyalisme a fait de lui un timoré aux yeux des nationalistes, souvent obnubilés par son principal adversaire, Lionel Groulx, son conservatisme social et politique a empêché plusieurs « adversaires de son adversaire » de le recruter dans leur camp.

Voilà pourquoi il a fallu attendre si longtemps pour que Chapais, qui a été journaliste, professeur, conseiller législatif et sénateur en plus d'être historien, sorte de l'ombre de Groulx et qu'on juge bon de lui consacrer une monographie. S'inscrivant dans ce que son auteur qualifie de nouveau rapport à la tradition de l'écriture de l'histoire au Québec, l'ouvrage de Damien-Claude Bélanger ramène à l'avant-scène celui qui « domine le champ historiographique canadien-français à l'aube de la Première Guerre mondiale » (p. 16). Pour le professeur de l'Université d'Ottawa, il s'agit moins de défendre une thèse hardie sur Chapais que de tirer celui-ci de l'oubli, en profitant de l'occasion pour le laver de la réputation de simple « vaincu content » qu'on lui a collée.

L'historien est un acteur socialement situé. Chapais ne fait pas exception à la règle. Le premier chapitre illustre à quel point l'œuvre reflète l'homme comme son double. Chapais, en effet, est d'abord l'historien de sa classe : la bourgeoisie. Son aire de référence culturelle est celle de l'est du Québec et de la ville de Québec, où il a mené l'essentiel de son existence, et son point de vue est surtout laurentien. Élitiste jusqu'à la moelle, l'historien affectionne les personnages qui, à l'image de l'intendant Talon et du marquis de Montcalm auxquels il consacre d'ailleurs chacun une biographie, affichent des traits qui le rejoignent (modestie, rigueur, prudence, de bonne lignée, etc.). À l'inverse, il se méfie des politiciens audacieux, insoucians et charismatiques qui, tel Louis-Joseph Papineau, sèment le désordre sur leur chemin.

Partisan de l'histoire savante et du travail en archives, malgré une formation autodidacte, Chapais valorise une conception chrétienne de la vérité où l'objectivité reste soumise au jugement moral, lui-même surdéterminé par son catholicisme ultramontain. Les événements et les personnages sont ainsi pesés en fonction du traditionalisme de l'historien, qui n'hésite pas à verser dans la partisanerie pour favoriser le « parti de Dieu ». Entre science et art, l'histoire remplit une fonction édifiante servant à dégager des leçons pour la suite du monde.

Analysé au deuxième chapitre, le « récit chapaisien » est strictement politico-juridique, administratif et constitutionnel. Il ne laisse guère de place à la population, ignore pratiquement les femmes, épargne l'Église catholique et véhicule une représentation déplorable des Autochtones. Dans ce qui constitue une antithèse quasi parfaite de certaines interprétations récentes, Chapais redoute l'américanisme et le républicanisme, en plus de se méfier des classes populaires. « L'élite était clairvoyante, la foule était aveugle », écrit-il dans sa principale œuvre, son *Cours d'histoire du Canada*.

Chapais développe une histoire nationale, mais la plupart du temps non nationaliste, du Canada français. Animée principalement par son élite, cette histoire tourne autour du providentialisme et du loyalisme. Cette dernière composante du récit chapaisien tend d'ailleurs à s'affirmer avec les années et doit, comme le fait remarquer avec justesse l'auteur, être distinguée du bon-ententisme. Admirateur de l'Angleterre, dont il n'a pourtant qu'une connaissance livresque, enclin à voir partout les preuves de la bonne volonté de la Couronne à l'égard des Canadiens français, le professeur de l'Université Laval et membre de la Société royale du Canada n'est pas tendre pour autant envers les Anglo-Canadiens, qu'il perçoit comme les véritables fossoyeurs du régime colonial.

D'extraction pour ainsi dire divine, stable sur les plans moral et social grâce à la présence de l'Église, la Nouvelle-France de Chapais n'en est pas moins minée par l'absolutisme et le gallicanisme. Relayant la thèse de la Conquête providentielle, l'historien ne verse aucune larme sur la perte des institutions politiques du Régime français. Dans le

mélange des concessions britanniques (l'Acte de Québec, l'Acte constitutionnel et l'octroi du gouvernement responsable), des actes de déloyauté (l'abstentionnisme de la population face aux révolutionnaires américains en 1775-1776), du soutien courageux à la cause anglaise lors de la guerre de 1812, des troubles de 1837-1838 et des luttes parlementaires de l'Union, le loyalisme s'est révélé, de l'avis de Chapais, la meilleure garantie de la survivance nationale. Et cette longue lutte entre l'ordre et le désordre trouve son achèvement dans le régime de 1867 : « Avec la Confédération, le triptyque chapaisien est complet; les Canadiens français jouissent désormais de la liberté religieuse, de la liberté politique et de l'autonomie nationale. » (p. 123)

Le troisième chapitre explore la réception qu'on a réservée, à court, moyen et long termes, à l'œuvre de Chapais. Ces pages offrent également, quoique trop timidement à notre goût, un aperçu de son réseau intellectuel. En phase avec la conscience historique du début du xx<sup>e</sup> siècle, Chapais aborde mal le virage de la Première Guerre mondiale. S'il arrive au politicien-historien de protester, par exemple, contre le sort fait aux minorités franco-canadiennes, sa téléologie semble en panne de moteur, alors même que la bouilloire de l'histoire nationaliste rougeoie grâce au contexte de la conscription et de la prise de conscience de l'infériorité économique des Canadiens français. Béat à l'égard des valeurs et des institutions britanniques, célébrant la Constitution comme la fin de l'Histoire, ne liant pas la survie nationale aux conditions socioéconomiques, sir Thomas ne prêche plus qu'aux apôtres du *statu quo*. Privée d'inertie, son œuvre tombe dans le champ de force du groulxisme, qui finira par la broyer. N'ayant pas réussi à faire des émules, figée en 1910 dans ses références historiographiques, peu disposée à l'égard des jeunes, son œuvre semble, au surplus, mal équipée pour lui survivre et espérer séduire les nouvelles générations d'historiens, sauf peut-être quelques adeptes du régime duplessiste. Même si quelques emprunts peuvent être repérés çà et là, les premiers historiens disciplinaires lèveront généralement le nez sur ses travaux. Et s'il arrive encore dans les années 1960 que le nom de Chapais résonne dans les salles de

colloques ou s'inscrive en notes en bas de page, ses écrits ne sont plus considérés comme constitutifs du récit historique dominant.

De taille modeste, *Thomas Chapais, historien* comporte quand même sa part de répétitions, ce qui freine par moments la progression de l'argumentaire. Bien qu'il respire parfois l'académisme, le style est d'une clarté infaillible. Par ailleurs, s'il est vrai, comme l'auteur le rappelle à plusieurs reprises, que les carrières historienne et politicienne de Chapais sont d'un seul tenant, on comprend à quel point isoler l'historien constitue une forme de mutilation, certes légitime d'un point de vue intellectuel, mais non moins cruelle. Bien que le politicien et le journaliste fassent l'objet d'une certaine attention dans l'ouvrage, l'unité de l'œuvre et de la vie de Chapais est encore à compléter. Enfin, on peut regretter que la prise en compte du providentialisme de Chapais ne s'accompagne pas d'une discussion plus poussée de son catholicisme.

Longtemps, l'historiographie québécoise s'est fait du tort en désavouant les productions dans lesquelles elle n'arrivait pas à se reconnaître spontanément. L'ouvrage de Damien-Claude Bélanger contribue à lever cette autocensure. Elle redonne à Thomas Chapais sa juste place dans le panthéon de l'historiographie au Québec.

— Julien Goyette

*Université du Québec à Rimouski*

**Karine Hébert et Julien Goyette (dir.). *Entre disciplines et indiscipline : le patrimoine*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Nouveaux patrimoines », 2018, 217 p.**

**Joanne Burgess et Paul-André Linteau (dir.). *Histoire et patrimoine : pistes de recherche et de mise en valeur*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Chaire Fernand Dumont sur la culture », 2019, 236 p.**

Les recherches, publications et colloques auxquels donne lieu le système patrimonial sont issus d'une pluralité de disciplines. Les deux livres dont nous rendons compte ici illustrent diverses dimensions d'un